1
Combien pèse un fantôme sur une balançoire ?

Le numéro un, je l'aurais à peine remarqué sans son jumeau de l'Ain. J'habite la Sarthe, dans une maison isolée, perchée sur une colline bordée par la forêt, à Mézières-sous-les-Lapins. Alors, des bestioles aux longues oreilles, qui tricotent du nez sans arrêt, j'en croise souvent. Mais cette fois il s'est passé quelque chose de bizarre. J'avais déjà fait ma valise pour aller prendre le train. Je me dépêchais d'étendre une fin de lessive au soleil avant de partir, quand je l'ai vu. Un gros lapin blanc, assis sur son derrière, qui me regardait comme s'il attendait que je l'invite à danser une zumba endiablée. Calmement, j'ai planté des pinces à linge sur le drap fleurant le muguet, puis j'ai fait quelques pas vers mon visiteur. Il n'a bougé que

d'une oreille, l'inclinant vers moi comme s'il me passait au radar. Pourtant, je ne confonds pas les lapins avec les chauves-souris ; d'ailleurs, le jour, celles-ci restent à leur place, accrochées à l'envers aux poutres du cellier.

À ce moment, le lapin s'est mis à me parler en ululant. Pourtant je ne confonds pas les lapins avec les chouettes effraies, qu'on appelle aussi dames blanches, qui dorment quand le soleil brille. C'était comme une plainte profonde, couinant tout le malheur du monde, et j'ai eu carrément des frissons de peur. Mais le gémissement venait de derrière moi. Je me suis retourné brusquement. Il y a là un vieux portique datant d'une époque où il y avait sans doute des enfants dans cette maison. Les deux balançoires moussues se trémoussaient comme si des diablotins fantômes les faisaient aller et venir de plus en plus haut. Les anneaux du portique grinçaient, métal contre métal, produisant cette plainte lancinante. Mais il n'y avait pas un souffle de vent. Je me suis vite tourné vers le lapin blanc pour le questionner ; il n'était plus là. J'étais un peu secoué mais, sur le coup, j'ai décidé de faire comme s'il ne s'était rien passé, et je me suis précipité vers ma valise.

À l'autre bout de la France, après un voyage de cinq heures, le train me dépose à la gare d'Ambérieu-en-Bugey. Une dame et un jeune garçon m'y attendent. Madame Palin, Cécile de son prénom, préside l'Association Brillat-Savarin (l'ABS, comme les freins du Picasso décoré de fruits et de légumes fort peu cubistes stationnant devant la gare). Nous avons échangé pas mal de mails, et je lui ai parlé une fois au téléphone. Je lui serre la main et elle me présente son fils, Octave.

– Il aime beaucoup vos livres, dit-elle avec un sourire de connivence, que je lui retourne.

Je me méfie un peu des mères qui parlent à la place de leur fils, mais je n'ose pas le leur dire. Je mets ma valise à l'arrière du légumier à roues, sous la surveillance d'Octave, qui n'a pas encore dit un mot, pas même « bonjour », me hisse à la place du mort, et nous voici partis pour Belley. C'est là qu'est né Brillat-Savarin, le prince des saveurs culinaires, et tous les ans une grande manifestation populaire lui est consacrée. Cette année, je suis l'« invité jeunesse », parce que j'ai publié un roman qui s'intitule *L'ogre et la sangsue sanglante*. Je dois faire une conférence sur la gourmandise des ogres. En effet, j'ai décidé de les

présenter, non plus comme des gloutons ou des goinfres, mais comme de charmants amateurs de petits plats : reins de gamins au cumin, têtes de blondinettes à la sauce poulette, nombrils de babies aux radis…

On m'a aussi demandé d'animer un atelier d'écriture pour des ados pendant ces vacances scolaires : six séances puis exposition des créations à la médiathèque. Première rencontre : demain après-midi. Je parie qu'Octave va y participer, même s'il ne l'a pas vraiment décidé tout seul. J'ai intérêt à prévoir des outils pour lui faire ouvrir la bouche !

Ce qui m'a surtout plu, quand on m'a invité, c'est l'hébergement : un mobile home en bordure de lac. Le camping se nomme d'ailleurs « Au lac du Lit du Roi ». Je n'ai nulle envie de partager mon lit avec quiconque, fût-il couronné, mais je trouve que ça en jette. Et comme j'ai amené mon attirail et mes asticots qui frétillent, dans ma valise, je pourrai pêcher depuis ma terrasse. La classe ! Mon mobile home s'appelle « Cannelle » – Brillat-Savarin s'en serait sans doute inspiré pour créer un soufflé à ce parfum ! Pour ma part, j'invente illico une nouvelle recette ogresque : l'aisselle de demoiselle à la cannelle.

Dès que mes hôtes prennent congé – cette fois, Octave a dit « salut ! » –, j'installe tout mon matériel selon mes manies, vérifie que mon ordi capte bien le WiFi, dépose délicatement la boîte d'asticots dans le compartiment à légumes du frigo, puis sors contempler le lac. Par une brèche dans la haie, je rejoins le chemin qui longe l'eau. Je repense soudain au lapin de chez moi qui a eu cet étrange comportement. Peut-être devrais-je lui inventer une recette à base de thym ou de romarin, pour que ça rime.

Juste au moment où je passe devant une maison visiblement abandonnée depuis longtemps, j'entends un long gémissement fantomatique qui me liquéfie la colonne vertébrale. Je me retourne brusquement et je les vois : le portique, avec ses vieilles balançoires grippées qui vont et viennent férocement, à s'en décrocher le siège. En même temps j'entends comme des rires d'enfants s'envolant dans le ciel, mais je suis sûr que c'est mon imagination. Devant le portique, assis sur son derrière, un gros lapin blanc me dévisage. Pour fanfaronner, je lui lance :

– Bonjour, le lapin, ça boume ? Moi, c'est Christie Spivac.

Il ne me répond pas, c'est un lapin mal élevé,